

AperTO - Archivio Istituzionale Open Access dell'Università di Torino

L'Aquitaine des premiers troubadours. Géographie et histoire des origines troubadouresques

This is the author's manuscript

Original Citation:

Availability:

This version is available <http://hdl.handle.net/2318/91150> since

Publisher:

PUPS

Terms of use:

Open Access

Anyone can freely access the full text of works made available as "Open Access". Works made available under a Creative Commons license can be used according to the terms and conditions of said license. Use of all other works requires consent of the right holder (author or publisher) if not exempted from copyright protection by the applicable law.

(Article begins on next page)

L'Aquitaine des premiers troubadours. Géographie et histoire des origines troubadouresques

Le titre de mon exposé est peut-être un peu ambitieux, puisqu'il fait référence à un problème tant discuté comme celui des origines de la poésie des troubadours. Cependant, j'évoquerai à peine le problème véritable des origines pour insister davantage sur les rapports qui relient les lieux et les temps des deux premières générations des troubadours, à savoir depuis le début du XII^e siècle, quand le prétendu « premier troubadour », Guillaume d'Aquitaine, vraisemblablement commence son activité poétique, à 1126, date de sa mort (mais il est peut-être mieux d'avancer le terme jusqu'à celle de son fils, en 1137), puis à la moitié du même siècle environ, lorsque les carrières d'autres remarquables troubadours comme Jaufre Rudel, Cercamon et Marcabru s'interrompent¹. On insistera sur ces rapports en tenant compte des temps et des lieux qui sont concernés par l'activité et surtout la réception de ces poètes. Il me semble qu'une considération combinée des facteurs chronologiques et géographiques peut nous révéler quelques indices et nous donner quelques suggestions de plus qu'une simple disposition historique des auteurs.

L'Aquitaine des premiers troubadours est donc bien celle de Guillaume *le Jeune*, VII comte de Poitiers et IX duc d'Aquitaine², qui aurait commencé à « trouver », ou bien à divulguer ses compositions, après son retour de croisade en 1102, selon ce que les chroniqueurs Guillaume de Malmesbury et Orderic Vital nous disent, peu après sa mort³. Le témoignage de l'ancienne *vida*, bien qu'en le nommant simplement *Coms de Peitieu*s (comme, d'une façon presque constante, les rubriques des chansonniers qui nous ont transmis ses poèmes) vient à confirmer, par les données familiales qu'elle contient, que ce « comte de Poitiers » est bien Guillaume VII⁴. Si nous examinons la production poétique dans la première limite de notre lecture chronotopique, à l'année de la mort de Guillaume, nous trouvons toutefois deux poètes : le comte-duc lui-même et Ebles de Ventadorn, vicomte et vassal de Guillaume, probablement un peu plus jeune que son seigneur. Nous sommes documentés sur Ebles (le deuxième de ce nom parmi les vicomtes de Ventadour) de 1090 à 1147, mais nous n'avons pas des poèmes de lui, bien que – comme il se passe pour Guillaume – le chroniqueur Geoffroy de Vigeois lui attribue le surnom de *cantator* et un intérêt pour la poésie qui dura toute sa vie ; en plus,

¹ Je reprends ici le cadre des données et de l'interprétation – avec toutefois quelques éclaircissements et quelques ajouts – de mon étude « L'Aquitania trobadorica », dans P. Boitani, M. Mancini et A. Varvaro (dir.), *Lo spazio letterario del Medioevo. 2. Il Medioevo volgare, I. La produzione del testo*, Roma, Salerno, 2001, II, p. 201-251, où l'on peut trouver des notices historiques et des références bibliographiques que nous ne répétons pas ici.

² Guillaume est appelé *junior* depuis son avènement au pouvoir après la mort de son père, à l'âge de quinze ans, et ce surnom lui restera pendant toute sa vie (A. Richard, *Histoire des Comtes de Poitou. 778-1204*, Paris, Picard, 1903, t. I, p. 384). Une mise à point sur Guillaume a été faite tout récemment par R. A. Taylor, « Guilhem de Peitieu. An assessment of what we know and don't know about the 'first troubadour' », dans « *Contez me tout* ». *Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Herman Braet*, Leuven, Peeters, 2006, p. 875-893.

³ C. Chabaneau, *Les biographies des troubadours en langue provençale*, Toulouse, Privat, 1885, p. 6-7 ; *The Poetry of William VII, Count of Poitiers, IX Duke of Aquitaine*, ed. and transl. by G. Bond, New York/London, Garland, 1982, p. L (Guillaume de Malmesbury écrit vers 1135 et Orderic Vital avant 1143).

⁴ J. Boutière - A. H. Schutz, *Biographies des troubadours. Textes provençaux des XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Nizet, 1964, n° I.

trois poètes nous parlent plus tard de Ebles comme troubadour, connu par son propre style et animateur d'un cercle poétique (*l'escola n'Eblo* rappelée par Bernart de Ventadorn)⁵. Ainsi, bien qu'aucun texte d'Ebles ne nous soit parvenu, nous sommes autorisés à le considérer comme un troubadour assez actif et d'une certaine renommée.

Quelles sont donc les aires de production et de diffusion de la poésie troubadouresque vers la fin du premier quart du XII^e siècle ? Nous pouvons les déterminer d'après les lieux de résidence habituelle des deux poètes et les lieux qui se trouvent cités dans les poèmes qui nous ont été transmis. La production de ces derniers semble bien se placer dans une région qui comprend le Poitou, avec sa capitale Poitiers, et le Limousin, où nous trouvons Ventadour, proche déjà de l'Auvergne de par sa position. Faute de poèmes d'Ebles, c'est à ceux du seul Guillaume que nous devons nous référer pour y retrouver mentionnés ces lieux, avec d'autres qui nous intéressent ici.

Dans les dix *vers* d'attribution sûre de Guillaume les références sont nombreuses : *Peitau* 'Poitou', *Peitieu*s 'Poitiers' et *Lemozi* 'Limousin' sont bien placés en évidence dans le « *vers* de l'adieu au monde » (*BdT* 183.10)⁶ et ils y indiquent les régions et la ville où le puissant comte-duc exerce ses fonctions de grand feudataire. Le Limousin et l'Auvergne sont encore cités au début du célèbre *vers* du chat roux (*BdT* 183.12)⁷ : c'est dans cette dernière région que se déploient les exploits sexuels de Guillaume avec deux dames, identifiées par leur noms ainsi que leur maris (dans la version du seul chansonnier C), que nous sommes autorisés à considérer comme des vassaux ou des petits seigneurs dépendants de Guillaume, exhibés dans la plaisanterie grivoise de la pièce. Finalement, dans l'un (*BdT* 183.3) des trois *vers* adressés à ses suivants armés, ses *companhos*, Guillaume nous donne un réseau très précis de certains lieux où son pouvoir s'exerce – et où les femmes citées dans le poème sont présentées comme résidant ou bien originaires⁸ : il s'agit encore du Poitou et du Limousin, où les trois villages nommés dans le poème (*Cofolen*, *Gimel*, *Niol*) se trouvent⁹.

⁵ C. Chabaneau, *Les biographies des troubadours*, op. cit., p. 8 (Geoffroy de Vigeois écrit vers les années 1182-1183). Les poètes qui nous parlent d'Ebles sont Marcabru (*Marcabru. A Critical Edition*, by S. Gaunt, R. Harvey and L. Paterson, Cambridge, Brewer, 2000, n° XXXI, v. 74 [*troba n'Eblo*]), Bernart de Ventadorn (Bernart von Ventadorn, *Seine Lieder*, hg von C. Appel, Halle a.S., Niemeyer, 1915, n° 30, v. 23 [*escola n'Eblo*]) et le seigneur et poète catalan Guerau III (ou IV) de Cabreira (F. Pirot, *Recherches sur les connaissances littéraires des troubadours occitans et catalans des XII^e et XIII^e siècles*, Barcelona, Real Academia de Buenas Letras, 1972, p. 541, v. 25-30, qui date l'*ensenhamen* de Guerau au 1145-59, tandis que S. Cingolani, « The *sirventes-ensenhamen* of Guerau de Cabrera: a proposal for a new interpretation », *Journal of Hispanic Research*, 1, 1992-93, p. 191-200 le date au 1196-98).

⁶ Guglielmo IX, *Poesie*, Edizione critica a cura di N. Pasero, Modena, Mucchi, 1974, n° XI, v. 4, 10.

⁷ *Ibid.*, n° V, v. 13-14.

⁸ *Ibid.*, n° I, v. 16, 25-26. Les vv. 25-26 se trouvent dans la dernière strophe, présente seulement dans le second des deux chansonniers (CE) qui nous ont transmis le poème, mais il est tout à fait invraisemblable que cette strophe soit un ajout apocryphe (voir M. G. Capusso, « Guglielmo IX e i suoi editori: osservazioni e proposte », *Studi mediolatini e volgari*, 33, 1987, p. 135-256, à p. 194).

⁹ Il s'agira de Confolens (Charente), entre Poitiers et Angoulême ; Gimel (Corrèze), à une trentaine de kilomètres du château de Ventadour ; Nieul (Haute-Vienne), très voisin de Limoges, ou Nieuil (Charente), près de Confolens, ou bien Nieuil-sur-Autise (Vendée). Les identifications ont été proposées par *The Poetry of William VII*, éd. cit., p. 58-59 ; R. Goddard, « The Ladies Agnes and Arsen and William IX's "Companho, farai un vers [qu'er] covinen" », *Forum for Modern Language Studies*, 24, 1988, p. 156-162 ; M. Wolterbeek, « "De Gimel... Per Niol": Geographic Space and Placenames in Song One of William of Aquitaine », *Tenso*, 14, 1999, p. 39-52 (voir déjà A. Richard, *Histoire des Comtes de Poitou*, op. cit., I, p. 503 note 3), qui ont bien su retracer des faits d'histoire locale qui touchent ces lieux par rapport à Guillaume. Dans cette perspective on peut bien se passer des interprétations « étymologisantes »

Cependant, le public de Guillaume, l'aire de réception de ses poèmes ne touche pas seulement la cour de Poitiers et l'ensemble de ses vassaux et amis poitevins, limousins et auvergnats, parmi lesquels on trouve aussi son confrère en poésie Ebles de Ventadorn et on peut même en supposer d'autres parmi ceux qui se livrent à des vantardises d'amour évoqués à la fin du *vers* *BdT* 183.1¹⁰.

Les deux *tornadas* d'un poème très engagé sur l'amour et la civilisation de la cour (*BdT* 183.11) l'envoient à Narbonne (la première) et chez un personnage appelé *Esteve* (la seconde)¹¹ ; dans les mêmes envois Guillaume ajoute la demande d'une confirmation de la bonne qualité du *vers*, déclarée dans la dernière strophe du poème. On peut se demander si les deux *tornadas* soient entre elles indépendantes, par leur frappante similarité, qui ne se retrouve pas ailleurs dans la lyrique des troubadours¹². Le premier de ces envois nous fait entrevoir l'existence d'un milieu de passionnés de poésie à Narbonne, un milieu qui semble lié à Guillaume aussi d'un point de vue politique par l'intermédiaire du seigneur de la ville, le vicomte Aimeric I († 1143). Cet Aimeric était vassal des comtes de Toulouse et donc de Philippa Mathilda, fille du comte Guillaume IV et épouse de notre Guillaume depuis 1094 ; nous savons que le comte-duc essaya de s'emparer du comté de Toulouse, en vertu de son mariage, pendant de nombreuses années (à peu près de 1097-98 à 1122)¹³ et que le vicomte de Narbonne pris position et combattit entre les partisans du duc d'Aquitaine¹⁴. D'autre part, l'existence de ce milieu littéraire ne doit pas nous étonner, si nous nous rappelons qu'Aimeric est le père d'Ermengarde de Narbonne, qui jouera un rôle très important de mécène des troubadours jusqu'aux dernières années du XII^e siècle. La seconde *tornada* adresse le poème à *mon Esteve*, qui pourrait bien être un nom ou un *senhal* (pas nécessairement d'un homme)¹⁵. Tout récemment Maria Luisa Meneghetti a proposé de voir dans cet *Esteve* le comte Henri-Etienne de Blois († 1102), qui avait pris le surnom d'Etienne en raison des aspirations de la maison de Blois sur le comté de Champagne, où ce nom

de ces toponymes proposées par Ch. Camproux, « Faray un vers 'tot covinen' », dans *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Age et de la Renaissance offerts à Jean Frappier*, Genève, Droz, 1970, I, p. 159-172 (voir aussi A. Fuksas, *Etimologia e geografia nella lirica dei trovatori*, Roma, Bagatto, 2002, p. 20-23) et à sa suite par D. Rieger, « Guillaume IX d'Aquitaine et l'idéologie troubadouresque. Remarques sur l'emploi des noms propres chez le 'premier' troubadour », *Romania*, 101, 1980, p. 433-449.

¹⁰ Ce sont ceux qui « se van d'amor gaban » (Guglielmo IX, *Poesie*, éd. cit., n° X, v. 29), qui, plutôt que des amoureux sans réussite, *lausengier* ou vantards – comme chez Guillaume même (*BdT* 183.5 : *ibid.*, n° III, v. 6) ou Marcabru (*BdT* 293.4 : *Marcabru. A Critical Edition*, éd. cit., v. 19-21) – pourraient bien être des poètes d'amour moins heureux que lui.

¹¹ Guglielmo IX, *Poesie*, éd. cit., n° VII, v. 42-50.

¹² L'hypothèse que l'une des deux *tornadas* ne soit pas authentique et qu'elle ait été ajoutée au cours de la tradition manuscrite est à exclure : le texte est transmis par les chansonniers *CEa* et *C* ne porte qu'un envoi, mais, comme l'attitude du copiste de ce chansonnier est plutôt de faire des interventions dans le texte à copier, il est probable qu'il s'agisse d'une suppression à lui. Sur ce type de « *tornadas* multiple a eco » voir E. Vallet, A Narbona. *Studio sulle tornadas trobadoriche*, à paraître (Alessandria, Edizioni dell'Orso).

¹³ A. Richard, *Histoire des Comtes de Poitou*, op. cit., I, p. 417-490 et p. 504 note 5 date ce poème entre 1099 (date du premier abandon du Toulousain par Guillaume) et 1113 (date de la nouvelle occupation).

¹⁴ *The Poetry of William VII*, éd. cit., p. XXVIII, 74. « Narbonne » pourrait même indiquer un personnage narbonnais (comme c'est le cas de *BdT* 183.7, que nous examinerons par la suite), peut-être le même Aimeric, mais cela ne changerait en rien la valorisation en termes de géographie culturelle de l'envoi.

¹⁵ Encore, l'interprétation de D. Rieger, « Guillaume IX d'Aquitaine et l'idéologie troubadouresque », art. cit., des débuts des deux *tornadas* (à déchiffrer en les lisant de haut en bas syllabe par syllabe) n'est pas recevable dans le cadre de notre exposition.

avait une signification dynastique¹⁶. Le lignage de Poitiers et celui de Blois étaient en rapports depuis longtemps et Guillaume et Henri-Etienne ont participé ensemble à la première croisade (c'est en Orient que le comte de Blois ira mourir, peu de temps après le départ de Guillaume pour la France). Comme Meneghetti le souligne, l'épouse d'Henri fut Adèle, célèbre pour ses qualités et ses intérêts intellectuels et animatrice d'un cercle culturel¹⁷ : la célébration des qualités courtoises, l'*obediensa* qu'il faut porter à ceux qui appartiennent aux *aizis* de l'amour que Guillaume propose dans le poème conviendraient assez bien à la cour de cette dame. L'identification d'*Esteve*, très captivante, reste quand même conjecturale ; elle permettrait cependant de renforcer une « perspective septentrionale » de la diffusion des poèmes de Guillaume (que nous allons examiner tout à l'heure) et peut-être même de Marcabru.

Un autre *vers* du comte de Poitiers, le célèbre et énigmatique *vers de dreit nien* (*BdT* 183.7)¹⁸, se termine par une strophe à fonction de *tornada* où Guillaume semble demander une réponse au destinataire de son poème. Le *vers* est envoyé *enves Peitau* ('vers le Poitou') dans la leçon tirée du chansonnier *E* et donnée par la plupart des éditeurs, mais il s'agit d'une variante à écarter ; l'autre témoin, le chansonnier *C*, donne une lecture bien plus convaincante : *lay ves Anjau* ('là-bas vers l'Anjou'). Du point de vue de la critique textuelle, c'est bien la leçon de ce manuscrit qui a les meilleures chances de nous donner le texte authentique de Guillaume, tandis que la variante de *E* n'est qu'une banale transposition dans le texte du lieu d'origine de l'auteur (une banalisation ou *lectio facillior*). La lecture qui porte vers l'Anjou est préférable aussi du point de vue de la rhétorique de l'envoi lyrique : pour le comte de Poitiers, en effet, adresser un poème vers le Poitou aurait signifié l'adresser à soi-même¹⁹. C'est donc vers l'Anjou que Guillaume envoie son poème et cela peut bien être mis en rapport avec les relations que le même Guillaume entretenait avec ce comté : rappelons-nous que sa première épouse (ou plutôt fiancée) avait été Ermengarde d'Anjou, fille du comte Foulques IV, et que c'est à ce dernier ou à son successeur Foulques V que Guillaume confie sa terre et son jeune fils dans le « *vers* de l'adieu au monde »²⁰. D'autre part, après la mort de Guillaume, nous trouvons les chansons des poitevins bien connues dans l'Anjou, comme le prouve l'anecdote mentionnée par le chroniqueur Jean de Marmoutier à propos du comte Geoffroy V Plantagenêt et qu'on doit référer aux années de son gouvernement (de 1129 à 1151)²¹.

¹⁶ M. L. Meneghetti, « 'Mon Esteve' : à propos du destinataire de Guilhem IX d'Aquitaine dans *Pos vezem de novel florir* », dans *Études de langue et de littérature médiévales offertes à Peter T. Ricketts à l'occasion de son 70^{ème} anniversaire*, Turnhout, Brepols, 2005, p. 461-469.

¹⁷ R. R. Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident (500-1200)*, II. *La société féodale et la transformation de la littérature de cour*, Paris, Champion, 1963, p. 366-391.

¹⁸ Guglielmo IX, *Poesie*, éd. cit., n° IV, v. 43-48.

¹⁹ C'est par ex. par cette même forme de métonymie que Bertran de Born désigne, dans les v. 25-26 du *sirventes* adressé à *Rassa* (*BdT* 80.37), des grands seigneurs comme Geoffroy de Bretagne, Richard Cœur de Lion, Raymond V de Toulouse et Alphonse II d'Aragon (G. Gouiran, *L'amour et la guerre. L'oeuvre de Bertran de Born*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1985, n° 1).

²⁰ Guglielmo IX, *Poesie*, éd. cit., n° XI, v. 11-13.

²¹ Le comte Geoffroy donna la liberté à des chevaliers poitevins prisonniers, frappé par la chanson qu'ils avaient chantée à son honneur ; cette chanson, selon les dires du sénéchal de Geoffroy rapportés par Jean, était belle comme celles que les gens du Poitou composaient très facilement et qui sortaient presque naturellement de leur bouche (voir *Chroniques des comtes d'Anjou*, éd. par L. Halphen et R. Poupardin, Paris, Picard, 1913, p. 194-196 ; R. R. Bezzola, *Les origines et la formation de la littérature courtoise en Occident*, op. cit., p. 364-365).

Comme on peut voir, ces deux envois agrandissent considérablement l'aire de réception des poèmes du comte de Poitiers et nous sommes donc à même de supposer l'existence d'un public – si petit qu'il pouvait être – qui du Poitou et du Limousin s'étendait d'un côté à l'Anjou et probablement à Blois et de l'autre au Languedoc occidental, avant la fin du premier quart du XII^e siècle. On peut supposer que l'activité littéraire de Guillaume ait eu, pour lui et pour son public (ou pour la partie plus avertie de ce dernier), une certaine valeur politique, à l'égard de son entourage et de ses vassaux mais aussi des autres centres de pouvoir et même du roi de France. Cela est bien possible, si nous tenons compte du fait que le poète de l'époque romane, et particulièrement le poète courtois, s'adresse à un public précis, proche de l'auteur du point de vue culturel mais souvent aussi des relations et des rapports sociaux. On peut aussi se demander si l'aire de diffusion des poèmes de Guillaume, beaucoup plus large que celle que l'on pourrait supposer à partir des régions soumises à sa domination seigneuriale, ne soit pas justement l'effet combiné de son activité politique et de la renommée dont il jouissait en tant que seigneur et « jongleur » simultanément. Dans ce cas l'image des origines troubadouresques résulterait de quelque façon altérée par la présence d'un auteur exceptionnel, qui n'a pas été l'« inventeur » de la lyrique troubadouresque mais qui a uni dans sa personne, pour la première fois, de fonctions tout à fait incompatibles jusqu'à ce moment-là.

Après la mort de Guillaume l'activité poétique continue à la cour de Poitiers, maintenant dirigée par le fils du troubadour, Guillaume X d'Aquitaine, qui ne fut pas poète mais certainement protecteur de poètes. Trois troubadours – Jaufré Rudel, Cercamon, Marcabru – s'y réfèrent, tous les trois en activité plus ou moins jusqu'à la moitié du siècle, à tel point que Gerald Bond a proposé de parler d'une « école de Poitiers »²², à l'instar de celle de Ventadour célébrée par Bernart. Le « prince de Blaye » est probablement le plus aîné parmi ces auteurs et il pourrait même être arrivé à connaître le comte-duc troubadour. Le grand-père de Jaufré était vassal de Guillaume VIII et de notre Guillaume et pendant le gouvernement du père de Jaufré la seigneurie de Blaye est impliquée dans les luttes entre le duc d'Aquitaine et le comte d'Angoulême au point de passer sous la surveillance du premier. Lors de ces avènements, Jaufré pourrait avoir fréquenté la cour de Poitiers et y avoir appris à composer des chansons à la manière de Guillaume, comme semblent l'indiquer les rapports intertextuels entre les poèmes de celui-ci et ceux de Jaufré. Il est aussi probable que ce fut là où Jaufré a connu Marcabru, qui lui envoya un *vers* (*BdT* 293.15) outremer en 1148, pendant la deuxième croisade, et probablement un autre (*BdT* 293.7) dans la même période ou après la croisade²³. Comme tout le monde sait, la *vida* de Jaufré Rudel est un petit joyau de la prose occitane, mais son goût romanesque lui enlève presque toute valeur documentaire sur la vie et la carrière du poète ; d'autre part, l'absence d'informations sur la cour de Blaye de la part d'autres poètes nous porte à croire qu'elle ne fut jamais un foyer littéraire. Nous pouvons seulement tirer quelques informations seulement des dédicaces de deux *vers*, qui toutefois nous permettent d'élargir encore un peu l'aire de diffusion de la lyrique. Le premier poème (*BdT* 262.3) est dédié à un comte *en Tolza* ('dans le Toulousain') et à *Bertran* qui se trouve *en Caersi* ('dans le Quercy')²⁴ : il

²² *The Poetry of William VII, Count of Poitiers*, éd. cit., p. LXXII-LXXV. Dans le poème *BdT* 183.2 Guillaume déclare sa supériorité dans l'art de la poésie et il se donne le surnom de *maistre certa* ('maître infallible') dans l'art jumeau de l'amour (Guglielmo IX, *Poesie*, éd. cit., n° VI, v. 4, 36).

²³ *Marcabru. A Critical Edition*, éd. cit., n° XV, VII.

²⁴ G. Chiarini, *Il canzoniere di Jaufré Rudel*, L'Aquila, Japadre, 1985, n° I, v. 35-36.

s'agit d'Alphonse Jourdain de Toulouse et de son fils naturel Bertrand et nous avons là la première ou l'une des deux premières citations de la cour de Toulouse dans un poème troubadoursque. La deuxième pièce (*BdT* 262.5) est adressée au comte Hugues VII le Brun de Lusignan²⁵ : cette famille entretenait des rapports féodaux avec les seigneurs de Blaye et Hugues était aussi l'un des chefs militaires aquitains qui participèrent à la deuxième croisade à la suite du roi de France. Jaufré lui envoie son *vers* par l'intermédiaire du jongleur Filleul, en se réjouissant que les gens du Poitou, de Berry, de l'Aquitaine et de la Bretagne l'apprécient (le comte, plutôt que le poème) : il est probable que Jaufré – qui participa lui-même à la croisade – veuille ainsi saluer les divers contingents des croisés sur le point de partir pour la Terre Sainte²⁶.

Les deux autres membres de l'« école de Poitiers », Cercamon et Marcabru, sont attachés à la cour, jusqu'à la mort de Guillaume X, comme *soudadier*, que nous traduisons volontiers par 'salariés, employés' et que ces troubadours utilisent pour s'indiquer eux-mêmes et leur classe. D'après leur *vidas*, ces deux poètes ne sont pas poitevins, mais gascons²⁷ : on a mis en doute cette information, commune aussi à d'autres troubadours anciens et qui pourrait même être considérée comme topique²⁸, bien que, dans la perspective où nous allons nous situer, cette référence à la Gascogne pourrait trouver quand même sa valorisation. De toute façon, on trouve bien quelques gasconismes dans leur langue, notamment dans celle de Marcabru. D'autres notices des ces biographies sont à considérer avec prudence, comme la désignation de « jongleur » pour Cercamon et l'apprentissage de Marcabru à ses côtés. Cercamon est en effet une « énigme », comme Luciano Rossi l'a souligné²⁹, dissimulé peut-être pour toujours derrière le sobriquet jongleresque que la tradition nous a légué. Il n'a pas du tout l'air d'un jongleur (même si on aurait pu dire qu'il agissait en tant que jongleur, comme on l'a dit de Guillaume de Poitiers) : il semble plutôt un maître – comme il est appelé dans une tenson (*BdT* 112.1)³⁰ avec un certain *Guilhalmi* (je rappelle l'ampleur des significations intellectuelles du mot *magister* dans le latin médiéval³¹) – peut-être pas de basse extraction et particulièrement lié au Poitou et à ses seigneurs, dont il connaît assez bien les intérêts politiques³². Cependant, la destination de son œuvre ne semble pas sortir du Poitou et des régions plus voisines et son célèbre *planh* pour la mort de Guillaume X (*BdT* 112.2a)³³ est envoyé à un Ebles, identifié comme Ebles de

²⁵ *Ibid.*, n° III, v. 32 et 33-35.

²⁶ Il faut noter qu'ici nous trouvons aussi peut-être le premier indice de la présence d'un poème lyrique dans des milieux croisés, qui seront ensuite en premier ligne pour favoriser la diffusion de cette poésie.

²⁷ J. Boutière - A. H. Schutz, *Biographies des troubadours*, éd. cit., n° II, III.

²⁸ F. Pirot, *Recherches sur les connaissances littéraires*, op. cit., p. 248-250 suppose que cette origine gasconne ne soit qu'un moyen pour dissimuler l'ignorance des auteurs des certaines *vidas* (parmi lesquelles celle aussi de Peire de Valeira, que nous allons rappeler ci-dessous) transmises par la tradition manuscrite d'où proviennent les chansonniers *AIK* ; E. W. Poe, « Old Provençal *vidas* as literary commentary », *Romance Philology*, 33, 1980, p. 510-518 a suggéré (p. 516) que la mention de la Gascogne ne serait qu'un moyen pour faire allusion à la période la plus reculée de la poésie troubadoursque.

²⁹ L. Rossi, « L'énigme Cercamon », dans *'Ensi firent li ancessor'. Mélanges de philologie médiévale offerts à Marc-René Jung*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1996, I, p. 67-84.

³⁰ *Il trovatore Cercamon*, Edizione critica a cura di V. Tortoreto, Modena, Mucchi, 1981, n° VIII.

³¹ Voir J. F. Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden/New York/Köln, Brill, 1976, s.v.

³² L. Rossi, « Du nouveau sur Cercamon. La complainte de Guillaume X d'Aquitaine (*BdT* 112.2a): 'planh' ou 'sirventes' politique ? », dans *'Carmina semper et citharae cordi'. Etudes de philologie et de métrique offertes à Aldo Menichetti*, Genève, Slatkine, 2000, p. 87-104.

³³ *Il trovatore Cercamon*, éd. cit., n° VII, v. 50.

Ventadorn (ce qui confirmerait les rapports entre les deux cours) ou comme Ebles de Mauleon, seigneur de l'Aunis.

Une « énigme » l'est aussi Marcabru, bien plus connu que son confrère de l'« école de Poitiers » mais lui aussi masqué d'un sobriquet qui reste mystérieux³⁴ et presque dépourvu de toute notice qui ne provienne pas de ses propres poèmes. Pendant les années '30 du XII^e siècle, Marcabru est à la cour de Poitiers, où il s'adonne à célébrer les vertus de Guillaume X et à soutenir sa politique contre l'Anjou dans pas moins de quatre poèmes (*BdT* 293.8, 9, 12a, 33 : c'est le « poitevinischen Zyklus » suggéré par Carl Appel³⁵) ; après 1137, il se plaint de la mort de ce dernier et semble exprimer aussi l'inquiétude de l'aristocratie poitevine face au nouveau seigneur qui arrivait de la France (*BdT* 293.4, 22)³⁶. Cet an là (ou même avant, vers 1135), Marcabru s'éloigne de Poitiers vers le Béarn et l'Espagne et son activité semble ne plus s'exercer dans les régions des débuts de sa carrière, bien qu'on ne puisse pas tout à fait exclure sa présence dans l'Aquitaine, surtout si nous nous souvenons que l'une version de sa *vida* nous dit qu'il fut tué justement par des seigneurs aquitains³⁷.

Cependant, la question plus importante est une autre et concerne le rôle de guide et le mécénat de la cour de Poitiers, qui semble s'arrêter à cette date 1137, la même que le mariage d'Aliénor, la petite-fille de Guillaume le troubadour, avec Louis de France. Poitiers ne reprendra plus sa position dans l'histoire de la poésie troubadouresque, même après les nouvelles noces de l'héritière d'Aquitaine avec Henri Plantagenêt en 1152, faute d'un réel engagement d'Aliénor dans le patronage poétique, malgré ce qu'une critique peu attentive aux données historiques a souvent affirmé à ce propos³⁸. Ce sera seulement dans le cadre plus ample du pouvoir des Plantagenêts que Poitiers sera encore impliquée dans le mouvement troubadouresque, mais là aussi sans qu'on puisse en tirer des indices d'une position plus éminente. Cela reste assez déconcertant à propos du comte de Poitiers lui-même, qui n'est jamais cité par les poètes qui sont à la cour de son fils, mais qui connaissent assez bien sa production pour qu'elle se révèle à travers les connexions intertextuelles avec leurs propres poèmes. Peu d'années après sa mort, le grand absent est justement lui, le fondateur de l'« école de Poitiers », dont la renommée « artistique » devait quand même perdurer, du moins jusqu'à la moitié du siècle ou presque, si elle arrive à ce moment là aux chroniqueurs de la Normandie et de l'Angleterre.

Dans le terme que nous nous sommes donné il y a d'autres poètes, dont le profil est difficile à saisir. On peut rappeler brièvement la présence de deux « troubadours amateurs » en relation avec Marcabru. Vers 1133-1137 (ou, au plus tard, avant 1146) le chevalier Uc Catola échange une tenson (*BdT* 451.1 = 293.6) avec Marcabru sur la

³⁴ Les explications proposées par B. Spaggiari, *Il nome di Marcabru. Contributi di onomastica e critica testuale*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 1992 ; W. Paden, « The Etymology of the Name Marcabru », *Medioevo romanzo*, 28, 2004, p. 169-188 ; F. Zufferey, « Marcabru ou le mâle caprin », *Cahiers de civilisation médiévale*, 50, 2007, p. 379-400 ne semblent pas arriver à en donner la solution.

³⁵ C. Appel, « Zu Marcabru », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 43, 1923, p. 403-469.

³⁶ Dans *BdT* 293.22 Marcabru donnerait voix à l'inquiétude des seigneurs poitevins face à la fin de l'indépendance du comté après le mariage d'Aliénor avec Louis de France (voir R. Harvey, « À propos de la date de la première « chanson de croisade » : 'Empereire, per mi mezeis' de Marcabru (PC 293.22) », *Cahiers de civilisation médiévale*, 42, 1999, p. 55-60).

³⁷ J. Boutière - A. H. Schutz, *Biographies des troubadours*, éd. cit., n° IIIA.

³⁸ Voir R. Harvey, « Eleanor of Aquitaine and the troubadours », dans M. Bull et C. Léglu (dir.), *The World of Eleanor of Aquitaine. Literature and Society in Southern France between the Eleventh and Thirteenth Centuries*, Woodbridge, Boydell, 2005, p. 101-114.

nature de l'amour³⁹. Uc Catola – homme cultivé, qui semble être plutôt un gascon qu'un occitan du nord par son langage et qui était en relation avec l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable – n'avait pas les mêmes opinions que Marcabru, qui fait de la polémique avec lui. Le seigneur Audric était probablement un autre amateur car il échangea avec Marcabru deux *sirventes* outrageux (*BdT* 16b.1 et 293.43) dans le style de ceux qui seront les « *sirventes* personnels », où il appelle « jongleur » son camarade et le second lui répond en l'accusant de vices et d'avarice⁴⁰ ; nous ne sommes pas à même d'identifier cet Audric, qui pourrait être le même seigneur qu'Audric del Vilar, nommé dans une version de la *vida* de Marcabru pour l'avoir reçu enfant trouvé dans sa maison⁴¹ et peut-être le même Audric cité dans la deuxième *tornada* d'un poème de Peire d'Alvergne (*BdT* 323.15)⁴² ; sa petite cour pourrait être identifiée avec les actuels Auvillars, près de Moissac, ou Villar, Villaudric, dans la Gascogne toulousaine⁴³. En plus, dans son *sirventes* Audric dit que Marcabru est arrivé à sa cour en venant de *Bles*, c'est-à-dire probablement de Blois⁴⁴ : l'allusion, bien qu'obscur, se révèle quand même intéressante si nous pensons à la cour de Blois, où peut-être déjà Guillaume de Poitiers avait envoyé un poème. On peut également rappeler les noms d'autres « gascons », comme Peire de Valeria, que sa *vida* dit contemporain de Marcabru⁴⁵, et peut-être Alegret⁴⁶ et Marcoat⁴⁷, qui datent respectivement de la moitié ou du troisième quart du XII^e siècle. L'origine gasconne de ces troubadours les range, avec Cercamon et Marcabru, dans un groupe qui va avoir une certaine valeur chronotopique, comme nous l'avons déjà dit avant. Il semble qu'on puisse déceler une influence de Marcabru sur Alegret et Marcoat ou au moins un rapport avec leur plus célèbre confrère⁴⁸.

Lorsqu'on se situe à la moitié du siècle (au moment où les carrières de Jaufre Rudel, de Cercamon et de Marcabru s'arrêtent), on peut tenter de faire le point sur les données que nous avons essayé de mettre en évidence. Nous sommes bien conscients du caractère fragmentaire de ces données, soumises à la sélection et aux accidents de la tradition (comme la « question Ebles de Ventadour » le montre très bien), et par cela de la valeur toujours relative des conclusions que nous allons en tirer. Dans l'*ensenhamen* de Guirau de Cabreira, parmi plusieurs dizaines de chansons de geste et de romans, on trouve en effet seulement quatre troubadours (il y a Marcabru et Jaufre Rudel, mais non Guillaume de Poitiers !) et de cette présence bien mince Meneghetti a déduit que la

³⁹ Marcabru. *A Critical Edition*, éd. cit., n° VI.

⁴⁰ *Ibid.*, n° XX et XLIII.

⁴¹ J. Boutière - A. H. Schutz, *Biographies des troubadours*, éd. cit., n° IIIA.

⁴² Dernière édition par P. G. Beltrami, « Per una rilettura di *Deiosta·ls breus jorns e·ls loncs sers* » dans R. Castano, S. Guida et F. Latella (dir.), *Scène, évolution, sort de la langue et de la littérature d'oc. Actes du Septième Congrès International de l'Association Internationale d'Études Occitanes. Reggio Calabria-Messina 7-13 juillet 2002*, Roma, Viella, 2003, I, p. 41-70.

⁴³ M. L. Meneghetti, « Aldric e Marcabru », dans '*Carmina semper et citharae cordi*', op. cit., p. 71-86 ; Ead., « Aldric, Marcabru e il poemetto *Eu aor Damrideu* », in « *L'ornato parlare* ». *Studi di filologia e letteratura romanze per Furio Brugnolo*, Padova, Esedra, 2007, p. 3-19.

⁴⁴ Marcabru. *A Critical Edition*, éd. cit., n° XX, v. 34 et p. 287-288.

⁴⁵ J. Boutière - A. H. Schutz, *Biographies des troubadours*, éd. cit., n° IV ; M. de Riquer, *Los Trovadores. Historia literaria y textos*, Barcelona, Planeta, 1975, p. 241.

⁴⁶ M. de Riquer, *Los Trovadores*, op. cit., p. 236-237.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 258-259.

⁴⁸ Pour des raisons d'incertitude chronologique nous pouvons laisser de côté un autre troubadour comme Bernart Marti. Il n'est pas question de Rigaut de Berbezilh, qui est actif beaucoup plus tard (voir S. Guida, *Primi approcci a Uc de Saint Circ*, Soveria Mannelli/Messina, Rubbettino, 1996, p. 78-87).

poésie troubadouresque, à la moitié du XII^e siècle, devait être encore peu connue et objet d'une circulation assez limitée⁴⁹.

La première conclusion à tirer est la position dominante de Poitiers, jusqu'à la mort de Guillaume X d'Aquitaine, certainement en vertu de l'« école » que son père y avait établi. Nous trouvons, dès le début du XII^e siècle, une autre cour mêlée à la poésie vulgaire hors du Poitou – c'est-à-dire Ventadour – mais, bien que siège elle aussi d'une *escola* poétique, elle ne semble pas dégagée de Poitiers, du moins du point de vue politique (et par conséquence, probablement, même littéraire). A ce terme, c'est à partir de Poitiers et de son rôle de foyer littéraire que d'autres centres de l'Aquitaine sont intéressés à la poésie : nous voyons le Limousin et l'Auvergne en tant que régions où le comte de Poitiers déploie son activité courtoise et amoureuse à la fois ; aux côtés de ce dernier le saintongeais Jaufre Rudel fait son apprentissage poétique ; finalement, les « gascons » Cercamon et Marcabru donnent les débuts ou la majeure partie de leur production encore à Poitiers ; les « amateurs » Uc Catola e Audric étaient probablement aquitains.

Il reste toujours à se demander si ce primat du Poitou et du Sud-Ouest est à mettre en rapport avec ce que nous savons à propos d'une nouvelle civilisation des régions aquitaines et de l'Auvergne – avec l'Anjou et la Normandie – dans l'XI^e siècle, en se tenant à ce que nous disent certains chroniqueurs comme Raoul Glaber et puis Orderic Vital et Geoffroy de Vigeois⁵⁰. Le fragment de poème amoureux, de caractère pré-courtois, transcrit au plus tard vers la fin de l'XI^e siècle par un copiste allemand dans un manuscrit aujourd'hui à la British Library et qui reste le plus ancien témoignage d'une lyrique vulgaire en langue romane, précédant les poèmes du « premier troubadour », viendrait lui-aussi du Poitou ou de l'Aquitaine⁵¹. Il reste encore à se demander si ce primat est à mettre en rapport avec une ancienne tradition littéraire « poitevine » (et « franco-occitane » du point de vue linguistique), où d'Arco Silvio Avalle a rangé des anciens et vénérables monuments de la littérature française comme la *Passion de Clermont-Ferrand*, le *Saint Léger* et le *Sponsus*, tous écrits avant la fin de l'XI^e siècle. Avalle a proposé de voir dans le Poitou le milieu d'une ancienne civilisation littéraire, bien saisissable du côté linguistique ainsi que culturel et qui serait arrivée à laisser les marques du prestige de sa *scripta* sur plusieurs autres textes, parmi lesquels les poèmes de Guillaume de Poitiers aussi⁵². Bien que la proposition d'Avalle soit aujourd'hui à vérifier sur la base de nouvelles recherches sur les textes de la littérature « poitevine » et sur ceux sujets à son influence, elle reste néanmoins l'explication plus satisfaisante des rapprochements très serrés qu'on peut repérer parmi ces textes.

La deuxième conclusion est la direction méridionale de la diffusion et des influences de la poésie de la cour de Poitiers : Guillaume lui-même envoie un *vers* à Narbonne et

⁴⁹ M. L. Meneghetti, *Il pubblico dei trovatori. La ricezione della poesia cortese fino al XIV secolo*, Torino, Einaudi, 1992, p. 39-45.

⁵⁰ A partir de H. Platelle, « Le problème du scandale: les nouvelles modes masculines au XI^e et XII^e siècles », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 53, 1975, p. 1071-1096.

⁵¹ M. L. Meneghetti, *Le origini delle letterature medievali romanze*, Roma/Bari, Laterza, 1997, p. 189-193, 261. Le caractère « paratroubadouresque » – plutôt que « pretroubadouresque » – décelé par Pierre Bec (« Prétroubadouresque ou paratroubadouresque ? Un antécédent médiéval d'un motif de chanson folklorique 'Si j'étais une hirondelle...' », *Cahiers de civilisation médiévale*, 47, 2004, p. 153-162) ne touche pas la question du trajet supposé de ce texte de l'Aquitaine à l'Allemagne en passant par la France du Nord.

⁵² A partir de d'A. S. Avalle, *Cultura e lingua francese delle origini nella «Passion» di Clermont-Ferrand*, Milano/Napoli, Ricciardi, 1962.

Jaufre Rudel dédie un autre poème aux comtes de Toulouse. Il se peut bien qu'il y avait déjà là-bas des milieux littéraires, mais nous ne pouvons rien dire sur leurs goûts avant l'arrivée de la vague poétique qui venait de la cour poitevine. Cette descente vers le Sud fut-elle un choix « politique » du comte de Poitiers pour soutenir sa tentative d'expansion vers le Toulousain ? Ou ne fut-elle que l'une des plusieurs vagues littéraires qui ont parcouru la France du nord au sud et vice versa et dont nous trouvons des indices assez forts dans les textes plus anciens ? Nous savons que les relations culturelles du Poitou depuis le temps de Guillaume V d'Aquitaine (l'arrière-grand-père du troubadour) étaient plutôt avec les régions de la Loire et le Nord ; Pierre Bec, dans son dernier livre sur le troubadour, soutient la même idée à son propos, tandis que, à notre avis, aussi bien du point de vue des « données existentielles » que de celui des « données textuelles » l'intérêt du comte-duc et du troubadour pour les régions du Sud est assez considérable⁵³.

Toutefois la langue des poèmes de Guillaume est très peu poitevine (selon Avalle, elle l'est justement pour ce qui concerne les traces de l'ancienne littérature « poitevine ») et beaucoup plus occitane. La grande étude de Jacques Pignon sur les parlers du Poitou a bien établi que « les parlers employés au XI^e et au XII^e siècles dans la moitié sud de l'actuel département de la Vienne et dans le sud-est du département des Deux-Sèvres étaient de type occitan » et que « le poitevin Guillaume IX a écrit ses œuvres dans la langue parlée par une grande partie de ses sujets poitevins (et d'abord par ceux de sa capitale) »⁵⁴. Mais il s'agit justement d'une partie et il est donc difficile de ne pas voir dans ce caractère occitan de la langue de Guillaume l'expression d'une volonté de l'auteur, même dans le cadre d'une tradition littéraire « poitevine » plus ancienne. Dans cette perspective, l'origine gasconne de Cercamon et Marcabru peut aussi trouver sa place, même s'il s'agit d'une notice « topique » ; la carrière de ce dernier parcourt la même direction, en se transférant à la cour des vicomtes du Béarn après la mort de Guillaume X et puis en passant en Espagne.

Il reste la direction « septentrionale », qui en partant du Poitou et de l'Aquitaine porte vers les régions de la France – comme on l'entendait au Moyen Âge – dans les territoires au-delà de la Loire. La présence de troubadours des générations successives dans des cours françaises et leurs contacts avec des trouvères sont-ils la continuation des mouvements vers le Nord que nous avons vu avec Guillaume et peut-être Marcabru⁵⁵, et même avant, si l'ancien fragment de chanson pré-courtoise est peut-être passé par la France du Nord avant d'arriver en Allemagne ? Ou bien encore : est-ce par comparaison au formidable essor de la lyrique des troubadours dans les cours méridionales si cette direction « septentrionale » nous semble si faible ou elle l'est vraiment, comme le signe d'un progressif espacement entre la tradition d'oc et celle d'oïl, même dans le cadre unifiant de cet « espace Plantagenêt » qui venait de se constituer après le mariage

⁵³ P. Bec, *Le comte de Poitiers, premier troubadour. À l'aube d'un verbe et d'une érotique*, Montpellier, Université de Montpellier III/Centre d'Études Occitanes, 2003, p. 13-14. Peut-être, c'est la notion même de domaine d'oïl ou d'oc qu'il faudrait nuancer par respect à la perception que les gens du XII^e siècle (et même avant) en pouvaient avoir : Guillaume lui-même semble distinguer clairement seulement les *Norman* et les *Franses* (les habitants de l'Île-de-France) comme « étrangers » par respect à son *ostau* (BdT 183.7 : Guglielmo IX, *Poesie*, éd. cit., n° IV, v. 29-30).

⁵⁴ J. Pignon, *L'évolution phonétique des parlers du Poitou (Vienne et Deux-Sèvres)*, Paris, Éditions d'Artrey, 1960, p. 516-517.

⁵⁵ On peut rappeler ici le *Joufroy de Poitiers*, roman français du XIII^e siècle inspiré par la figure de Guillaume de Poitiers, où un personnage appelé justement Marcabru et troubadour va chercher son seigneur en Angleterre.

d'Aliénor avec le futur roi d'Angleterre ? Après la moitié du XII^e siècle, le Poitou et l'Aquitaine semblent toujours moins capables d'expliquer cette action de raccordement entre le Nord et le Sud de la France, qui avait touché aussi la poésie narrative et le roman, et qui datait presque du début de la tradition littéraire vulgaire.